

[Nouvelles diverses]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **27 (1889)**

Heft 32

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-191166>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ta patrie, les lieux qui t'ont vu naître, ce sol qui t'a nourri, ces champs, ce lac, ces montagnes et cette liberté, conquête de nos pères que nous voulons conserver à nos enfants !

Et comment dire l'impression que nous avons éprouvée à ce moment où toutes les troupes entrent solennellement par les trois portes monumentales faisant face à la grande estrade ? Comment décrire l'admirable tableau de ces innombrables costumes si harmonieusement groupés dans l'enceinte et si riches de couleurs variées ?...

Nous avons remarqué à plusieurs reprises des essaims de papillons, se faisant illusion et allant follement butiner sur les mignonnes coiffures des enfants de l'Été ou du Printemps, et folâtrer entre les cerceaux de verdure des joyeux jardiniers, tant ces groupes étaient ravissants de fraîcheur et de grâce.

Mais, le ballet commencé, les papillons s'éloignaient, voltigeant à distance, tout étonnés de voir des fleurs danser.

Et pendant que les vastes gradins de la place du Marché envoyaient des flots d'applaudissements à ces enfants qui faisaient des merveilles sous la direction de leurs professeurs de danse, MM. Archinard et Lovetti, des scènes délicieuses, et d'un charme tout pastoral agrémentaient le fond du tableau. C'étaient les petits bergers roses couchés à côté de leurs chèvres aux cornes d'or, ou caressant leurs beaux moutons qui sommeillaient la tête appuyée sur les genoux de leurs jeunes et doux gardiens.

Les vigneronns couronnés, distingués ou primés trouvaient tout cela bien beau sans doute, mais ils trouvaient aussi que quand le soleil est si chaud et qu'on vient de recevoir, en présence d'une assistance aussi nombreuse, des marques de distinction et de justes récompenses, on peut bien quitter un instant ce superbe spectacle pour faire sauter quelques bouchons... C'est là une petite diversion qui a bien son charme.

Mais à propos de tous ces gentils enfants des troupes de Palès, de Cérès et de la Noce, voici un petit incident qui donnera une idée du rôle que jouent à Vevey les traditions de la fête des Vignerons, et combien il y a là-bas de gens qui mettent un prix inestimable à l'honneur de figurer dans le cortège, tant ils le considèrent comme un fait marquant dans les annales de famille.

Quand il s'est agi de recruter ces jeunes groupes, un avis fut publié faisant appel aux enfants de bonne volonté, qui devaient se présenter devant les membres de la commission chargée de choisir ou d'éliminer ce qu'elle jugerait convenable.

Hélas, les enfants de bonne volonté ne firent pas défaut ; le nombre de ceux qui se présentèrent propres et soigneusement bichonnés par la maman, se montait au double de ce dont on avait besoin.

Mais ces pauvres enfants qui étaient là anxieux, tremblants comme des écoliers attendant la proclamation des résultats d'un examen, qui étaient tous visiblement émus à l'idée d'être peut-être refusés, attendrissent la commission au point qu'elle n'eut pas le courage d'en renvoyer un seul !

Aussi quel inexprimable bonheur pour ces petits postulants, qui, pour la plupart, avaient entendu dire mainte et mainte fois chez eux : « Ton grand-papa figurait à la fête de 1819, ton papa faisait partie des enfants de la Noce, en 1833, et il commandait les Suisses en 1851, etc., etc. »

M. R... dont les superbes chevaux ont été si remarquables dans le cortège cette semaine, avait dit à son fils : « C'est moi qui ai conduit le char de la noce en 1865, eh bien, mon cher, prends mes chevaux et va le conduire cette année, et tu en garderas comme moi l'agréable souvenir. »

Voilà comment ces chères traditions se transmettent de père en fils, de génération en génération. Voilà pourquoi la petite ville de Vevey seule est à même d'organiser la grande solennité à laquelle nous venons d'assister, et que ce serait en vain qu'on voudrait essayer de l'imiter, quelles que soient les ressources financières dont on pourrait disposer.

La fête des Vignerons et Vevey ne font qu'un. La fête des Vignerons est une de ces choses qui ne se déplacent pas, qui ne sont elles, et ne gardent leur véritable cachet, leur originalité qu'à leur berceau même, semblables à ces plantes superbes mais délicates qui perdent vite leur éclat, dès qu'on veut les enlever au sol et au climat qui leur conviennent.

Cela est si vrai, qu'un professeur et écrivain distingué de la Suisse romande nous disait à la vue d'un des tableaux les plus saisissants et les plus pittoresques de la représentation : « C'est si beau, si bien compris, si riche de détails et de couleurs, si éminemment féérique, que j'en suis presque à regretter de n'être pas Vaudois, et surtout Veveysan ! »

Quelques instants plus tard, un Anglais, dans le ravissement, s'écriait

à côté de nous : « Aoh ! jamais quel- » que chose comme ça en Angleterre, » jamais, jamais, jamais ! Depuis cette » matin je pleure avec plaisir ! »

En effet que de belles choses dans cette fête, quel programme superbe, quelle mise en scène grandiose ! Il n'est vraiment pas possible d'idéaliser avec plus de bonheur et d'attrait les côtés caractéristiques de notre vie nationale.

Et un point tout particulièrement à noter, c'est la joie sincère, le zèle et le dévouement qui président aux moindres détails de cette fête de famille, tant chacun tient à honneur de lui conserver tout son prestige. Rien, d'officiel dans tout cela, rien de machinal et de routinier ; tout s'y fait sous le mobile des sentiments généreux, des mœurs cordiales et hospitalières d'un peuple libre, amoureux de son pays et de ses institutions.

Pour être juste et complet, il faudrait rendre hommage à tout le monde, à tous ceux qui, depuis des mois, des années même, travaillent à la réalisation des admirables choses auxquelles nous venons d'assister ; mais, faute de place, nous devons nous borner pour aujourd'hui à ces impressions générales jetées à la hâte sur le papier, sauf à y revenir pour rendre à chacun ce qui lui est dû.

L'installation de jeux de *petits chevaux*, dans l'enceinte du Champ-de-Mars, pendant l'Exposition, a soulevé d'assez vives critiques, et le préfet de police aurait été même sollicité de mettre un terme à cette industrie qui fait, paraît-il, de fort belles affaires.

On sait en effet que ce jeu fait fureur depuis une dizaine d'années ; on le rencontre dans toutes les villes d'eaux, dans toutes les stations de bains, dans les fêtes populaires, partout. « C'est un simple jeu de hasard, dit l'*Estafette* de Paris, mais plus amusant à voir manœuvrer que la roulette bête et inerte de Monaco. Les petits chevaux attirent volontiers le regard, par l'action coquette des jolies bêtes mécaniques courant sur un tapis vert. On s'arrête, on examine, on voit jouer les amateurs, puis, on se laisse aller à risquer soi-même ses vingt sous pour un gain parfaitement hypothétique. »

Un franc ! Cela n'a l'air de rien. Mais une fois que le premier est lâché — et perdu ! — on en risque un autre, puis, un autre, jusqu'à ce que la série soit devenue inquiétante, ou que l'on s'aperçoive que le porte-monnaie est complètement vide.

J'ai vu des gens perdre parfois ainsi, en moins d'une demi-heure, jusqu'à soixante ou quatre-vingts francs.

Or, ce sont les femmes et jeunes gens, filles ou garçons, qui s'acharment le plus facilement à ce jeu, en raison de ses apparences modestes.

Voilà qui est fort mauvais. Nos fils et nos filles, alléchés par l'aimable spectacle que leur offrent ces petits chevaux et par la modicité de la mise, prennent ainsi goût aux jeux de hasard sans presque s'en douter.

Et ainsi leur viennent les habitudes funestes. »

Noutron carbatier.

Lo vilhio Djan Gueliet, à quoui son vesin qu'avâi eintâ on ceresi sè pliaigné que cein n'avâi pas réussâi, lâi fe: « Por mè, quand vu eintâ, ye preigno mon greffo su on monnâi, su on tisserand âo bin su on tailleu, kâ se per hazâ ion ne preind pas, l'autro preind adé. »

Eh bin noutron carbatier porrai bo et bin être accobliâ avoué leu, quand bin portant ne preind rein, vu que bin lo contréro, vo baillè mémameint cein que vo ne lâi demandâ pas; mâ cein n'eimpatsè pas què quand on vo baillè on miquemaque dè pique-poule et dè piquette dè pè lè z'Espagnes quand vo demandâ demi-pot dè bon vin dè Cliarmont, c'est tot coumeint s'on vo robavè.

Lo gaillâ avâi don la nortse po rappondrè son vin, tantout avoué dè clia bourtiâ dè vin d'Hongrie âo d'autra part, et mémameint tantou avoué la casse; mâ profitavè dè cein fère ein transvaseint et na pas ein alleint traire à la boâte, kâ se menavè cauquon à la câva faillâi que lo vin aussè adé lo mémo goût.

On dzo que devessâi transvazâ on bossaton dè La Couûta que l'avâi atsetâ à Voulièreins, sa fenna sè trovavè malâda. Adon coumeint faillâi passâ dévânt la porta dè la câva po eintrâ dein la pinta et que tsacon poivè vairé dedein, noutron carbatier que devessâi servi, ne savâi pas coumeint fère po poâ miquemaquâ son vin à se n'èse et à catson. Adon sèdè-vo cein que fe: Ye sè peinsâ dè ne pas âovri la pinta la demeindze, et sè coté ein dedein; mâ po ne pas que lè dzeins s'ébayéyont trâo et po l'âo fère ein-crairè que n'étâi pas quie, l'alliettà su la porta, ein défrou: Fermé pour cause de baptême.

L'AMI DE LA REINE

PAR CHARLES GRANDMOUGIN.

IV

Au petit jour, l'officier de la maréchaussée, toujours ivre, entra à grand bruit :

— Mes prisonnières ? dit-il au sergent.
— Evadées.
— Comment, évadées ? Avec autant d'hommes au poste ?
— Je les ai laissées fuir.
— Et pourquoi ?
— Je n'ai rien à vous cacher et ne veux point compromettre mes hommes. C'étaient des amies et j'ai mieux aimé me sacrifier à votre colère que de les abandonner à leur sort.
— Ah tu fais de la gentilhommerie, sergent de malheur ! Eh bien ! tu me le paieras.
— Je m'y attendais.
— La prison d'abord, la cassation ensuite.
— Soit !

Le calme de Rosnoen exaspérait l'officier, qui soupçonnait quelque mystère. Mais il ne put rien savoir de l'obstiné Breton. Et celui-ci, à son tour, se garda bien, une fois emprisonné et cassé de son grade, de faire agir en sa faveur sa reine bien-aimée, son inaccessible et adorable maîtresse. Il souffrit, pour elle, presque avec joie, l'isolement du cachot et l'opprobre de la cassation.

Marie-Antoinette n'avait rien oublié de cette nuit étrange : quand elle quitta le poste de la rue Saint-Honoré et qu'elle se retrouva seule avec Marthe dans la voiture, elle demeura longtemps comme atterrée en songeant au péril encouru et à sa trop grave imprudence. Mais, sur le trouble de cette équipée, sur le souvenir de ses angoisses si récentes planait malgré tout l'image chevaleresque de Rosnoen. Elle gardait encore en son cœur la vibration de sa voix. C'était l'amour même qui venait de se révéler à elle avec cette soudaineté et cette violence ; personne n'avait jamais osé lui parler en face avec cette sincérité débordante et cette sombre chaleur. Elle ne pouvait évidemment songer à aimer cet inconnu. Tout la séparait de lui ; mais malgré la profondeur de l'abîme, elle était troublée jusqu'au fond de l'âme par cette apparition d'un homme généreux et ardent qui l'adorait dans l'ombre jusqu'à mourir pour elle.

Les soucis d'amour sont de ceux qui remplissent le mieux les heures de l'existence. Quand même les pensées restent douloureuses, elles ont un charme et une attirance qui nous domptent, et nous suivons alors le cours du temps, sans nous en douter, comme celui d'un fleuve large et rapide sur lequel nous serions emportés.

La reine fut interrompue dans sa rêverie par l'arrêt du fiacre. On touchait à l'un des faubourgs extrêmes et obscurs de Versailles et c'est là que Marthe avait donné l'ordre d'arrêter pour ne pas éveiller les oreilles indiscrettes de Trianon.

Les deux femmes s'y rendirent à pied, dans l'ombre, et retrouvèrent leur porte secrète le long d'un mur gris où le lierre entassait ses vertes épaisseurs.

Personne ne s'était douté de l'absence de la reine ; tout dormait, les chambrières, les gardes, et le roi plus que tout le monde. Elle s'assoupit au moment où le petit jour, gris et bleu, commençait à

éclairer tristement le parc dépouillé ; le ciel, devenu lilas sous les effluves de l'aube, se mirait déjà dans les eaux des petits lacs où les feuilles mortes couraient doucement par essaims dorés sous l'haleine inégale et froide du matin.

Quelques années après, par une calme matinée d'octobre, vêtue d'un méchant manteau de lit, d'un jupon noir, d'un fichu de mousseline blanc et d'un bonnet de linon, la reine était assise, à côté du prêtre Girard, dans la charrette qui la menait à l'échafaud, au milieu d'une foule innombrable et hostile qui encombraient toutes les rues depuis la Conciergerie jusqu'à la place de la Révolution. Ses beaux cheveux blonds avaient blanchi : ses regards erraient, tranquilles et presque dédaigneux, sur les mégères au poing levé, sur les gardes nationaux, sur les curieux entassés aux fenêtres au milieu des drapeaux flottants. Au coin de l'église de St-Roch, une tempête d'injures l'assailit. A ce même moment, des cris : « Aux armes ! » retentirent dans une des voies étroites qui débouchaient sur la rue Saint-Honoré. Elle regarda et vit quelques hommes du peuple en armes, guidés par un cavalier du guet, à cheval, qui tournait la tête vers eux. Il se fit un silence dans la foule autour de la charrette, puis un cri s'éleva dans la petite rue : « Délivrons la reine ! » Le cavalier se retourna vers Marie-Antoinette. C'était Rosnoen. Cette fois elle devint pâle comme la mort, ses yeux rencontrèrent rapidement le regard de celui qu'elle n'avait pas vu depuis si longtemps, qui l'aimait si fort ; et, dans un bref et muet échange de pensées, ils se dirent tout l'un à l'autre ; elle : « Je vous reconnais bien, adieu ! Vous avez une place dans mon cœur ! » Et lui : « Je veux vous sauver ou mourir pour vous ! Je vous adore ! »

Tout cela ne fut qu'un éclair. Rosnoen ne put arriver jusqu'à la charrette avec sa petite troupe en armes. Des cris : « A mort le traître ! » s'élevaient élevés et, en un moment, il fut entouré, renversé de son cheval et égorgé par la foule et les gardes nationaux.

La charrette avait continué sa route ; la reine s'était retournée, mais sans avoir rien vu, elle avait compris que cet homme était mort pour elle, et deux larmes de tendresse, de désespoir, d'amour peut-être, roulèrent doucement sur ses joues. Elle n'écoutait plus les vociférations qui s'élevaient autour d'elle, et, désirant la mort, elle était déjà toute en Dieu.

A midi et quart, sa tête tombait, et la révolution triomphante applaudissait à la fin de la femme charmante et infortunée que les procès-verbaux judiciaires appelaient simplement la « veuve Capet ».

CHARLES GRANDMOUGIN.

Un curieux calcul — Le *Neueste Nachrichten*, de Munich, s'est demandé combien il s'était écoulé de minutes depuis le commencement de l'ère chrétienne jusqu'à la fin de l'année 1888. Bien que le calcul en soit facile,